

Corps et artifices

Champs visuels

*Collection dirigée par Pierre-Jean Benghozi,
Raphaëlle Moine, Bruno Péquignot et Guillaume Soulez*

Série : Théories de l'image / Images de la théorie

Dirigée par Steven Bernas

Dans les processus de création gisent les enjeux théoriques de la recherche plurielle en image. Quelles sont les formes modernes de la croyance en l'image et de quelle manière le cinéma, la photographie, l'art vidéo, travaillent sur les frontières de l'expérimentation et des mutations théoriques de l'image? Quels sont les registres de fluctuation, d'intervalle, de crise de la subjectivité dont sont victimes nos regards sur les mutations actuelles de l'image? La chair à l'image est alors un enjeu qui concerne notre lecture des changements de point de vue sur le corps du sujet et le corps de l'image.

Déjà parus

Estelle BAYON, *Le cinéma obscène*, 2007.

Lilian SCHIAVI, *Spectre-chair*, 2006.

Steven BERNAS et Jamil DAKHLIA (sous la dir.), *La chair à l'image*, 2006.

Steven BERNAS, *Les archaïsmes violents et l'image*, 2006.

Steven BERNAS, *La croyance dans l'image*, 2006.

Denis Baron

Corps et artifices

De Cronenberg à Zpira

Préface de Steven Bernas

L'Harmattan

© L'HARMATTAN, 2007
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-03249-1
EAN : 9782296032491

Remerciements

Je tiens à remercier mes amis et ma famille pour le soutien qu'ils m'ont apporté tout au long de la rédaction de cet essai.

Je souhaite remercier tout particulièrement mon oncle Jean-Pierre Tison pour ses appréciations et sa correction ainsi que mon tuteur Steven Bernas pour son énergie et ses encouragements.

Préface de Steven Bernas

Le corps et ses artifices sont légions. Qui n'imagine pas qu'il peut jouer sur son physique pour séduire, convaincre, dominer, falsifier sa personne aux yeux de l'autre. Le corps est un artifice qui fait désirer, espérer, aimer.

Quand l'image est apparue, le corps a été mis en valeur afin de faire adhérer non à l'image de l'individu, mais au discours de celui qui manipule ses images et ses affects, son discours et sa raison. L'image est devenue le premier artifice du sujet, son appendice presque, sa prolongation ou le double social de son identité. Une photographie d'identité est à ce titre un appendice supposé infalsifiable.

Grand paradoxe, l'image mentale du corps est prise pour l'essence d'une personne. Pire le corps n'est pas pris pour la matière vivante d'une personne, mais pour une image mentale unitaire projetée sur le sujet sans son accord et parfois à son détriment. On dit facilement d'une personne que nous l'aimons ou la haïssons sans la connaître. C'est par son corps que nous jugeons faussement, car le corps ne dit pas tout du sujet loin s'en faut. Ses artifices nous fascinent.

Parfois le corps est pris pour une chose, un paquet, un objet sans autonomie de jugement et sans droit de vie. Dans ce cas nous imaginons que le corps est ce dont on peut abuser et que l'on peut nier à loisir comme le corps d'une esclave de couleur pour européens ou le corps d'une prostituée. On dit alors que ces corps sont des artifices de nos plaisirs de soumettre l'autre comme chose. Chose à faire un milliard de vaisselle, bonne à tout faire, instruments divers du travail annualisé. Ces corps de salariés ne sont rien. Ce sont des choses de la vie.

Le corps est pris pour une image pas une matière, il est pris pour une idée de corps et non une réalité complexe que nous déléguons au médecin, au scientifique, chargés de l'étudier. Pour tous, le corps est ce qui nous permet de vivre, parler, penser affirmons nous. Mais il n'est pas que cela. Dès que nous pensons le corps, nous en nions assez vite les fonctions premières, son animalité, sa matière, ses aspects les plus sordides et pratiques afin d'afficher une bonne image de notre personne. Dès qu'une partie de nous-mêmes ne fonctionne pas, il cesse de nous laisser vivre normalement.

Ce que le savoir moderne dit de ce corps nous est étranger. Il est le nôtre et celui de notre semblable. Nous le méprisons, l'ignorons, l'utilisons, l'asservissons à notre idée toute faite de la corporalité de l'espèce humaine. Pire nous en sommes fiers devant le miroir de notre béatitude ou tout au contraire nous le dégradons avec l'idée que notre corps est méprisable ou que le corps de l'autre ne mérite pas de vivre parce qu'il est d'une autre couleur, d'une autre idéologie, parce qu'il n'est pas comme nous, disons nous face à un corps d'étranger tout aussi semblable que nous-mêmes.

Tantôt le corps est la mesure de l'apparat, tantôt il incarne la vieille machine bien huilée des hommes mécaniques de l'antiquité à l'Encyclopédie de Diderot. Du corps instrument mécanisé au corps de l'esclave de l'antiquité, nous avons nié la réalité du corps à l'image des apostasies de la religion qui renie le corps au profit du paradis éternel du non corporel.

Nous trahissons le corps, en abusons tant par l'usage forcené de ses possibilités que dans sa fragilité extrême. Une simple entaille dans la chair, un coup de couteau efficace, font disparaître la vie d'une personne ordinaire de la réalité, de la fiction de la surface de la terre.

Les fanatismes des guerres de religions l'ont bien compris. Quand on veut faire taire une idée juste on tue le corps pensant pour lui retirer la pensée qui nous gêne. On supprime un corps quand on ne peut pas supprimer une idée. Pour un fanatique de la normalité, une idée juste est un artifice inutile à sa médiocrité. Le corps avant d'être chaire vivante et désirante est totalement méconnu dans sa fonctionnalité, ses usages, ses besoins. Nous ignorons tout ou presque tout de l'intérieur du corps. Nous ne savons pas comment le corps de l'autre fonctionne ou ne fonctionne pas partiellement ou totalement. Nous regrettons le sort fait au corps infirme de l'autre mais nous ne sommes pas concernés par son handicap souvent irréversible. Nous balayons sur le corps des idées éculées qui le contiennent, l'enserme ou le libère à l'extrême. Nous sommes passés du corps caché, muselé du dix-neuvième siècle au corps exhibé, désirable mais inaccessible de l'image impalpable des nouvelles icônes corporelles du vingt et unième siècle. Nous sommes passés du corps impur vase d'excréments au corps impalpable des peurs d'aimer charnellement. Nous savons plus rabaisser le corps que le reconnaître dans sa réalité.

Le titre de ce livre *corps et artifice* est magnifique parce qu'il interroge notre civilisation dans son rapport à la notion d'artifice qui règle la plupart des rapports de l'homme à son humanité. La relation entre le corps et la biotechnologie est méconnue et mérite d'être éclairci dans la modernité hyper-technicienne de la chair vivante et semi-vivante actuelle.

Pourquoi la chair a-t-elle besoin de support technologique pour continuer à évoluer avec notre présent et notre futur ? Les nouveaux implants corporels servent à présent de mémoire du sujet porteur. Mais que savons-nous de notre corps ? Avons-nous un rapport imaginaire au corps au point que nous ignorons presque tout de son

intérieur, de son dispositif matériel, physique et psychique ? En sommes-nous à un moment semblable où Harvey découvrait la circulation sanguine et où nous découvrons les implants que le film *Bienvenue à Gattaca*¹ révèle ? Que savons-nous au juste du corps, non dans la science des empreintes falsifiées au cinéma de fiction mais dans l'approche de notre vie ordinaire ? Nous tapons sur le corps de l'autre et nous voyons qu'il saigne. Taper nous libère au point que nous ignorons ce qu'éprouve notre victime mentalement et physiquement. Nous le savons bien mais nous faisons en sorte de l'ignorer. Nous savons que nous nous enfermons alors dans notre corps muré dans sa violence sur l'autre comme sur nous-mêmes. A ce titre nous sommes perdants dans notre violence aveugle.

Tous les coups portés sur autrui entre mari et femmes, policiers et citoyens, régissent le rapport au corps à blesser, rabaisser, mettre dans la norme de l'obéissance de la chair vivante par la contrainte physique. Lorsque nous sommes confrontés au corps de l'autre nous expérimentons son contact, sa vue, son apparence sexuée. Bien plus nous lisons son apparence sexuée pour le déterminer, nous envisageons sa couleur de peau pour l'identifier, non pour le respecter dans sa culture. Et par là-même nous respecter en forçant l'autre à nous admettre.

Dans notre civilisation la couleur de peau est toujours un choc bien entretenu par la haine de la peau de l'autre, de son charme, de sa beauté, de sa singularité. Le corps a cette importance qui nous engage dans notre rapport à la réalité, à nos normes qui gèrent la relation entre l'imaginaire et la réalité corporelle au sein du corps social régi par des codes absurdes et parfois utiles.

Le corps physique n'est pas une abstraction mais une réalité tangible et sensible. Nous ignorons à peu près

¹ Niccol, Andrew, *Bienvenu à Gattaca*, Film, Usa, 1997

tout du caractère sensible du sujet corporel. Qu'est-ce que la sensation éprouvée et partagée dans la sensation du toucher, du voir, du sentir ? Pourquoi les sensations corporelles sont-elles les premières à être rabaisées, brimées, réprimées ?

Au moment de sentir, d'éprouver la couleur, la lumière, la sensation par exemple de chaleur de l'eau, nous nous sommes contraints à nous laisser nous discipliner, à refuser de sentir. La répression de l'éprouvé du sentant senti se joue à cet endroit de la liberté du sujet à éprouver et à juger du monde en dehors des censeurs de l'idéologie du facile. Si l'ordre ou le pouvoir s'arrogent le droit de confisquer dans l'éducation ce moment de la perception, alors nous n'avons plus de citoyens qui jugent pas par eux-mêmes, d'après leur expérience, mais selon une idée contrainte du corps et des schémas corporels classiques de soumission du corps à la perspective de l'ordre mental archaïque et méprisable de la Thanatocratie.

Le corps du chef s'arroe le droit de jouir des corps alentours dont il a la garde au sein du système tribal. Le corps du chef domine ce qui se pense du corps mais il n'en sait rien. Le cinéma nous montre souvent des corps battus. Le corps ne connaît-il que les coups, la violence physique et psychique qui atteint le corps dans la raideur du coup et dans la blessure ou la mort subite de la victime ?

Bien au contraire le corps n'a pas besoin de violence physique. La blessure fait trace de violence et non de liberté. Rien ne justifie la violence d'Etat ou la violence du particulier contre sa particulière et inversement. Le corps vivant de l'homme a besoin dès la naissance de contact physique et affectif afin de tendre un lien entre la chair et la vie. Il est normal de penser que le corps ait tant besoin d'amour dans les premières années de la vie de l'homme, pour que l'espèce puisse évoluer dans la suite de ces besoins de tendresse et d'expériences du

toucher, des sentiments et des besoins tactiles de la tendresse. Sentir, toucher, rassure. Les plus grands crimes contre le corps de l'autre et sa pensée viennent de cette absence de contact et de vie autour de soi des grands violents et des grands harceleurs surprotégés et couverts par les autorités.

Ce n'est pas le stade de l'animalité que la tendresse corporelle incarne aux yeux des violents. Pourtant la tendresse est le premier élément qui permet la pensée du sujet non-dépendant. La tendresse entre les corps est un besoin premier souvent appréhendé comme si la sensibilité était une inaptitude et une faiblesse. La force du stéréotype réside dans cet effacement des instruments de la sensibilité, du sensible et du tactile. Éprouver, sentir, respirer la vie est vivre là où d'autres éprouvent la peur du sensible comme une forme abjecte de leur peurs.

Le sujet corporel ne peut pas vivre sans cette émotion charnelle qui le ramène à son espèce sensible et qui cherche du sens à ses émotions du corps. Le cerveau est cette chair qui est le produit de toute la matière, qui à un moment donné de l'humanité, s'est mis à penser, à connecter par-dessus les religions et les croyances archaïques que la chair vivante a produit l'esprit et aide à penser l'espace, la temporalité, la relation, l'expérience humaine, à l'aide de la respiration, de la nourriture, du rire, de la vie.

L'esprit n'est que le produit du corps. Nous sommes des corps pensants qui ignorons notre fonctionnement interne. Pour nous tous le corps est la vie qui nous associe comme des semblables d'un modèle unique et abstrait où l'esprit gère à peu près toutes les fonctions du corps, ses besoins et ses usages de la chair vivante. Michel Foucault aborde la fonction des usages du corps dans l'antiquité, son hygiène, ses rituels, ses habitudes de vie. L'usage de la chair est curieusement lié au plaisir tandis que pour Foucault, l'usage du corps est

autant un usage social qu'un moment où le sujet ne sait rien du plaisir et en prétend la maîtrise.

Prendre la maîtrise du discours sur le plaisir est à peu près comme essayer de maîtriser le corps à l'aide d'un cilice afin de porter sur ce corps la mortification de cette chair tant méprisée par toute religion de l'idée pure. Blessé le corps, le fouetter, l'humilier, le rabaisser, le contaminer, appartiennent à des rites religieux qui excluent le corps et antagonisent la chair et l'esprit, l'idée et la vie. Si on admet que le corps est la chair de la vie, le corps devient alors la chair de l'esprit. Car ce corps est cet incarné dans le cerveau pensant de la matière. Pour la foi, il n'y a pas plus de lien entre l'esprit et la chair qu'entre la haine et la vie. L'articulation est à ce point impensable que le cinéma a inventé le robot pour se substituer à l'homme, l'entourer, le protéger, lui supprimer ses sentiments, son éprouvé et parfois l'éliminer dans les guerres parce qu'il ressent trop. L'ennemi de l'homme devient son éprouvé, ses désirs tant niés. Il y a l'Esprit au sens de la croyance, produit par le divin et le corps totalement ignoré, souillé, rabaisé, de la foi en l'Eternel. Au sens littéral l'homme cherche à devenir éternel, à se substituer à l'idée pure en l'Eternel, à devenir une chair immatérielle dans le paradis ou la terre promise idéale.

Pour la foi, le corps est une guenille, une enveloppe charnelle à qui la religion dénie tout droit. Ce mépris de la chair est un scandale culturel qui a aidé à rabaisser aussi l'esprit, l'idée, la libre-pensée en les persécutant indûment. Le corps est plus que jamais négligé et méconnu parce que méprisé de fond en comble. C'est un corps chosifié, regardé, dominé, manipulé et soumis, que nous construisons en l'autre. Notre amour du corps n'est que sa domestication pour mieux le soumettre et en ignorer la vie une fois que notre honnêteté a tourné le dos.

Depuis Sade, le corps est souvent instrumentalisé comme un sujet désubjectivable à volonté, dans tous les étages de la société moderne, pour satisfaire notre propre plaisir de contrôle absolu sur des objets vivants au détriment de personnes chosifiées et soumises à notre outrecuidance. Nous rencontrons de plus en plus de petits tyrans ordinaires, qui dès qu'ils ont du pouvoir, nous bafouent dans la vie de plus en plus ordinaire et de plus en plus abaissante pour donner à des esprits médiocres le pouvoir de contrôler la vie de corps par des matricules de santé, de police, ou des désirs nouveaux de rabaissement.

Nous attribuons à la personne de l'autre sa soumission physique à notre volonté ; nous lui attribuons ces rôles sociaux de soumis ; nous lui imposons ces attributs corporels et mentaux d'infériorisation alors que c'est nous qui décidons qui est fort et qui est faible, qui on harcèle et qui on terrorise au nom d'une petite voix sadique qui nous domine par la peur de vivre. Nous voulons maintenir notre victime expiatoire de nos fantasmes de groupe dans ce corps soumis à nos désirs fous de tyran car nous cherchons avec l'obscénité à nous régaler de ses peurs de chair mentale blessée.

Salo et les cent-vingt journées de Sodome, s'inscrit comme *Juliette* dans ce que le cinéma exhibera de la torture et de la souillure par la mort finale. L'innocence payera, chez Pasolini cinéaste : dans le cercle de la merde, le prix de la mort de tout sentiment amoureux, le sens de son corps propre, la confusion entre manger et déféquer, la fin de toute subjectivité et la fin de toute croyance. Le corps est donné comme un jouet à brûler, à perforer, à démembrer. A l'un on retire les yeux, à l'autre on le dégrade à jamais. Chez le Marquis de Sade, la violence soumet le corps des marionnettes corporelles du récit à des atrocités à répétition qui font jouir la tyrannie qui s'en repait. La fin de la démocratie commence ainsi avec la tyrannie sur le corps. Sade n'est pas le monstre du

scandale annoncé, il n'est que la forme achevée du mépris du corps disqualifié, dégradé, souillé de notre temps épouvantable, selon le plaisir de domination et d'écrasement de tout désaccord de la volonté d'autrui par rapport à la narration du maître de la narration du monde actuel des idées et des vérités imposées sans aucune forme de savoir fondé.

Par la violence volontairement absurde et par le sacrilège de l'identité corporelle du sujet nié, Sade préfigure l'ordre brun et l'ordre stalinien, où l'on s'en prend au corps pour assassiner le droit de disposer de sa vie et de sa place dans le monde. Sade viole et dégrade cela en nous au fur et à mesure des lectures. Sade rabaisse l'Esprit à de la chair violente ou violenteuse, comme un effet de l'animal sexuel qui urine, souille, éjacule, viole, tue à foison afin de contenter un plaisir de confiscation de l'autre. Sade s'en est pris à l'esprit pour atteindre les sens en les réduisant au plaisir d'un seul.

Si le corps n'est que pure sensation, le toucher comme activité sensible n'a aucun sens entre les êtres humains. Si le corps n'est qu'esprit, le discours sur les sens n'a aucun sens entre les êtres humains. Le corps est bien plus une articulation entre le sensible et le pensé, le toucher et l'éprouvé, dans lequel l'esprit de censure actuel s'est chargé d'effacer le ressenti. Le pensé a consenti à éliminer toute activité sensible de l'exprimé et de l'exprimable du discours de la raison. L'esprit de censure moderne s'évertue à nier ce que nous ressentons et éprouvons du corporel. Car le sujet n'est pas que sa parole, son discours, ni la pure sensation de l'éprouvé, mais il est souvent la négation de l'un par l'autre et si possible de l'un contre l'autre afin de mieux brouiller les pistes de la réalité du corporel. On brouille mieux tout désir d'autonomie en réalisant l'opposition falsificatrice du

corps contre l'esprit et de l'opposition de A contre B en modifiant les désirs de A et de B.

Le toucher et le contact sont souvent bannis de groupes sociaux entiers qui se soumettent par les mots prononcés, imprimés, pris à la lettre de l'autorité en droit. Ils se soumettent également par le discours de l'ordre qui soumet les corps au respect de l'abstinence de toute vie librement désirée.

Nous vivons dans des groupes sociaux qui ont tout confisqué de la réalité insue. Pour certains la sexualité est une souillure, le contact du toucher est souvent envisagé comme une salissure, un contact dégradant. Les individus ne se touchent plus, ils se regardent seulement ou se dévisagent de loin, se consomment et puis se volent. Ils ne se voient pas, ils s'épient sans vie. Leur seul contact est la vue et les aprioris anti-corporels. Ils ont vécu un an, deux ans auprès de vous et disent vous connaître mais ils ne vous connaissent plus, vous traitent de haut, méprisent votre être et votre corps qu'ils ne supportent plus ni en réel ni en peinture. En réalité le corps pensant ignore son corps physique et ignore la réalité et les valeurs qui le soumettent, mais le sujet juge le monde et l'autre dans son corps, avec une légèreté et une prétention confondantes, en particulier à partir de la notion d'odeur.

Odeur sous les bras, odeur de sueur, de travail, odeur de parfum : tout est odeur. Les travailleurs manuels ont souvent été considérés comme sales en raison des odeurs corporelles naturelles produits par la sueur. Les odeurs corporelles deviennent alors une contamination où les producteurs de déodorants font fortune à l'aide d'une ignorance de la réalité corporelle. Le corps physique émet des odeurs. Mais odeur corporelle et saleté sont associées dans notre culture de consommateurs post-libéraux et autres gogos du capitalisme radieux. La sueur est devenue

synonyme de sécrétion du corps ou mieux d'excrément moderne qu'il faut délibérément effacer afin de ne pas être incommodé par sa chair et ses sécrétions naturelles ou la chair de l'autre qui sue, suinte, vit. On feint d'ignorer les odeurs physiques et on se met à rejeter les odeurs sexuelles. Corps et puanteur sont associés à la décomposition de la chair dans la mort. La sueur est-elle devenue signe de mort ou de vie, d'activité sociale du corps ?

Avec nos mines de dégoûts envers nos sécrétions naturelles nous fermons notre nez au contact par l'odorat. L'odorat a fini par être un sens qu'il faut incommoder, minorer, réduire à l'idée d'un corps sans odeur et sans désir qui ne peut vivre en dehors des produits de beauté, des soins pour la peau, des artifices du maquillage dans une culture de l'image qui dématérialise de plus en plus le corps.

Un corps vivant, à l'instar de l'image, est plus rassurant qu'un corps d'organes et de chair sous la peau. Aussi la nudité a fini par devenir un second vêtement dans notre dispositif culturel blasé par tant de sexes et de corps dévêtus, perforés pour le plaisir pornographique industriel qui n'exhibe la femme que par ses orifices et non pour ses idées ou sa réalité humaine tout simplement.

Le vêtement est le premier artifice de la chair. La religion répète à loisir la nudité du corps des premiers humains et la foi fanatique a toujours travaillé à rhabiller ce corps, à le cacher de la tête aux pieds, afin de séparer le corps de sa vie. La nudité serait, d'évidence, la pureté originelle. Le corps serait une architecture dont l'antiquité gréco-latine a modelé la surface et dont la religion a effacé la réalité de l'odeur de la chair. Le corps est corrompible parce qu'il évolue constamment de la vie à la mort. La chair se décompose, produit des odeurs de mort ou des odeurs pestilentiennes dans la maladie. Le cadavre se

décompose comme la vie se dégrade dans la chair du sujet vieillissant et mourant. La mort du corps est une décomposition de la matière réduite à l'état inanimé du non-vivant. Derrière notre peur des odeurs, nous avons installé notre peur de la mort de notre chair vivante. L'esprit peureux devient alors majoritaire. Mais une idée fausse devenue majoritaire est une idée fausse à jamais et par définition.

Pour nous, l'état du corps est un état figé, immobile d'une image parfaite de la chair vivante ou dans l'image du corps des personnes âgées. Au contraire, nous sommes cette imperfection charnelle du jeune âge qui plaque sur le sexuel nos impuretés de l'esprit et qui plaque sur le désir amoureux tous nos stéréotypes les plus éculés du discours fleur-bleue.

Au lieu d'établir avec le corps un rapport de réalité et de connaissance, nous préférons expérimenter sur le corps d'autrui, violence, abus sexuels, maltraitance, soumission du corps, dégradations diverses, accidents corporels plus ou moins graves et plus ou moins définitifs. Lorsque l'on interroge l'idée de corps comme produit de l'imaginaire collectif nous ne voyons pas le corps tuméfié et écrasé des corps de motocyclistes qui perdent un ou plusieurs membres de manière définitive. Ces corps définitivement réduits à un schéma corporel incomplet font des individus valides des invalides par accident. Cet accident décrit dans le film *Crash* de Cronenberg modifie toute perception des protagonistes à la recherche de l'amour. L'idée du corps accidenté sur la figure dans le film *Secret and Lies* de Michael Leigh rend le corps abîmé dans la partie la plus essentielle de l'espèce humaine : le visage. Qu'est-ce que le visage tuméfié d'un corps humain brisé par la vitre d'une automobile ou même par un acide dangereux qui modifie le visage de manière irrémédiable? Toute l'activité humaine se réduit à une mesure de l'image de la chair du visage et à la mesure de son enveloppe

charnelle complète au nom d'une conformité dans une société qui secrète des accidents corporels irréversibles, avec des parties physiques complètes en activité ou en inactivité. Les corps de *Crash* de Cronenberg ne ressemblent pas au corps tuméfié, recousu, de la face détruite d'une cliente d'un photographe dans *Secret and Lies* de M. Leigh. Jamais cette esthéticienne ne pourra plus utiliser son visage normal dans sa profession. Elle a une face du visage normale et l'autre face recousue, insupportable à la vue. L'image humaine se résume souvent au visage. Tuméfiée, la personne n'est plus rien. Le corps trahit l'image de soi. Le corps physique est en réalité le passeport de la vie sociale. Plus il est entier, plus le corps social fabrique du normal dans la fabrique des schémas corporels dominants. Un corps imparfait ou abîmé devient vite un corps déviant, un corps à qui il manque une partie essentielle de la vie. Ces corps sont légions. Ils constituent la masse des corps qui recherchent des artifices de la normalité chirurgicale ou de l'imaginaire culturel.

Le corps est devenu à cette occasion un objet d'analyse des scientifiques afin de le faire exister autrement avec des prolongations technologiques nouvelles : jambes articulées, cœur artificiels, clonage, chirurgie esthétique. Le corps déficient se voit rehaussé d'une béquille chirurgicale qui parfois défigure à jamais le visage d'une peau irréversiblement tendue comme l'a réalisé Terry Gilliam dans *Brasil*. En quoi l'imaginaire collectif crée-t-il un nouveau rapport du corps au monde, à l'autre est une question fondatrice de ce livre ?

L'auteur tente d'élaborer un état des lieux entre le corps comme espace inconnu du sujet et la personne qui ignore tout de sa chair, qui vit avec un esprit qui ignore tout de la réalité de la matière vivante qui le constitue.

Qu'est-ce qu'un sujet qui vit avec des organes de la chair intérieure comme un corps étranger ?

L'auteur s'empare de cette question pour faire évoluer le lien entre la biotechnologie, l'art, la recherche, la science et les nouveaux objets médicaux. Il inventorie dans ce livre les pratiques du corps à travers l'expérience des artistes de l'image qui travaillent sur la chair propre ou celle de l'autre. Nous sommes entrés dans l'époque où il n'est pas un livre qui ne paraisse sur le corps sans référence à ces artistes du corps qui expérimentent les limites de la corporalité, de la chair et des schémas corporels de l'image de soi.

L'approche artistique semble s'accrocher à la modernité du corps comme un état des lieux qui révèle l'image du corps comme un produit de l'imaginaire. Ni culturisation du corps, ni attirance incongrue de la chair, la peau est devenue une interface du contact, du toucher, du sensible, du visible. La peau est devenue cette interface entre le dedans et le dehors mais nous la vivons comme une attirance et une répulsion, tant nous voyons dans la chair l'objet d'un déni de notre animalité au profit d'une image du désir produit par l'image culturelle patriarcale de la consommation de la chair du sexe opposé. Le rêve moderne de l'art de 1980 à 2000 espère en une chair changeante, flexible, extensible, malléable, modelable comme la génétique ou le travail. Nous nous croyons comme dans le supermarché des corps à la recherche de Ken ou de Barbie, entrain de cocher sur une liste les qualités que nous recherchons du corps idéal à consommer de l'autre. En réalité le devenir chair de l'homme vise à traduire la situation de l'apparence corporelle, selon une philosophie de la chair qui illustre le langage non maîtrisé du corps. Nous vivons dans un ordre social dominant où nous subissons un langage non maîtrisé du corps et jamais révélé littéralement au sujet ignorant ses besoins